

## LE SECRET D'UNE TOMBE

## QUATRIÈME PARTIE

## LA JOLIE DENTELLIÈRE

—A la prière de Forestier je suis allé chercher sa fille et la lui ai amenée ; Georgette, en ce moment, doit tout savoir. Je l'ai laissée avec son père pour venir vous rejoindre et me trouver ici à l'arrivée de Lucien.

—Selon moi, malgré qu'elle sache à présent qui sont ses père et mère, M. Lebrun et son fils feront bien de considérer toujours Georgette comme n'ayant pas d'état civil ; autant dans leur intérêt que dans celui de la jeune fille, ils doivent laisser ignorer que la fiancée de Paul est la fille du misérable qui a tenté d'assassiner le marquis de Mimosa. Au reste, je verrai M. Lebrun à ce sujet.

Le docteur répondait à quelques questions que lui adressait sa femme, concernant Forestier, lorsqu'un coup de cloche se fit entendre.

Mme Villarceau courut à la fenêtre et s'écria aussitôt toute joyeuse :

—Mes enfants, c'est lui !

Le jeune homme traversait rapidement la cour. Peu après, il se précipita dans le salon, en s'écriant :

—Enfin, me voici ! Ah ! que je suis heureux de vous revoir, de me retrouver au milieu de vous !

Son visage était rayonnant.

Ce fut la bonne grand-mère qui se trouva devant lui ; il l'embrassa en la serrant dans ses bras à l'étouffer, puis ce fut le tour de sa mère et de son père. Quelles effusions de tendresse ! Mme Villarceau et Valentine pleuraient ; le docteur, très ému, avait, lui aussi les yeux humides.

Enfin, le calme se rétablit.

—Maintenant, mes chers parents, dit Lucien, dont la voix prit une certaine gravité il me faut vous donner l'explication de ce que j'ai écrit dans la lettre que bonne-maman Villarceau a dû recevoir ce matin.

—Je l'ai reçue, mon cher enfant, et ton père et ta mère en connaissent le contenu.

—Ah ! vous allez partager ma joie, mon bonheur. . . . Et Emilienne, comme elle va être heureuse !

D'une main que l'émotion faisait trembler il sortit de sa poche le portefeuille trouvé sur le corps desséché de Pedro Lammès ; il l'ouvrit et en tira d'abord la lettre adressée au comte de Corello.

—Je ne sais pas ce que contient ce pli, dit-il, je n'ai pas cru devoir rompre le cachet ; si vous jugez inutile d'en prendre connaissance, nous la mettrons dans une seconde enveloppe et l'enverrons à son destinataire, M. le comte de Corello, à Madrid. Mais voici la pièce d'une haute importance que j'ai aussi trouvée dans ce portefeuille.

Il prit le papier jauni, le déplia, et le tendant à Mme Villarceau :

—Veuillez lire, bonne maman, dit-il.

Mme Villarceau assujettit ses lunettes mais aussitôt :

—Je suis trop émue, dit-elle, mes yeux sont voilés. Tenez, mon cher Philippe, c'est vous qui allez nous lire ce précieux papier.

Le docteur prit la feuille et, à haute voix commença la lecture. Mais presque tout de suite il fut interrompu par les exclamations de sa femme et de sa belle-mère. Cependant le silence se rétablit, et M. Delteil acheva de lire le document signé du curé et du maire de Salvignac.

Toutes les poitrines étaient haletantes.

—Ainsi, le voilà dévoilé, le mystère de la naissance d'Emilienne s'écria Mme Villarceau ; elle est la fille du marquis de Mimosa ! . . . Oh ! mes enfants, mes enfants ! N'avais-je pas raison de vous dire qu'elle devait appartenir à une grande famille ? Mais cela se voyait, se devinait ! . . . Et que dire de cette découverte si inespérée, si précieuse ? . . . Et c'est de Lucien, c'est de notre enfant dont la Providence s'est servie ! . . .

—Oh ! mes enfants, continua-t-elle en sanglotant, pourquoi mon pauvre mari n'est-il pas là pour partager notre grande joie ?

Elle prit Lucien dans ses bras et le serra fiévreusement contre son cœur.

—Bonne-maman, avez-vous prévenu Emilienne ? demanda le jeune homme.

—Non, elle ne sait rien encore ; nous avons pensé que nous devions attendre ton retour.

—Mon père, reprit Lucien s'adressant au docteur, ne croyez-vous pas qu'Emilienne doive être instruite dès ce soir ?

—Oui, certes ; Emilienne ne doit pas tarder à savoir qu'elle n'est plus une jeune fille sans nom et sans famille. Mais apprends-nous, Lucien, comment ce portefeuille est tombé entre tes mains.

Rapidement, le jeune homme raconta comment il avait trouvé le squelette de Pedro Lammès dans une espèce de route souterraine des Pyrénées.

—C'est merveilleux ! s'exclama la grand-mère.

—Vous l'avez dit, maman, ajouta Valentine, c'est providentiel !

—Maintenant, cher père, reprit Lucien, il nous reste à savoir où est M. le marquis de Mimosa, s'il vit encore.

—Mon ami, répondit le docteur, M. le marquis de Mimosa est à Paris où il est venu pour se mettre à la recherche de sa fille. J'ai été appelé auprès de lui la nuit dernière.

—Il est malade !

Le docteur mit le jeune homme au courant de la situation. Puis il somma :

—Faites atteler le coupé de Mme Villarceau et le mien, dit-il au valet de chambre qui se présenta.

Le domestique s'étant retiré, M. Delteil reprit :

—Nous allons nous rendre à l'hôtel Meurice, Lucien et moi ; vous, ma mère, vous irez rue Godot-de-Mauroi, et quand vous aurez appris à Mlle Emilienne son changement de situation, vous l'amènerez à l'hôtel Meurice, où nous serons encore, et vous la présenterez à son père.

Mais Lucien, mon ami, tu dois avoir besoin de prendre quelque chose.

—Non, mon père, je n'ai besoin de rien ; d'ailleurs je ne pourrais pas manger en ce moment.

—Eh bien ! tu dîneras ce soir avec plus d'appétit.

Pendant que Mme Villarceau se préparait à la hâte pour sortir, Lucien alla aussi changer de vêtements.

Il fut prêt avant la grand-mère, et les deux voitures étant attelées, M. Delteil et son fils partirent les premiers.

Ils furent bientôt à l'hôtel Meurice.

Un garçon les introduisit dans l'appartement du marquis. M. Delteil laissa Lucien dans le salon, lui disant que, le moment venu, il l'appellerait ; et comme il n'avait pas besoin d'être annoncé, il entra dans la chambre du malade.

Le général, Mme de Vauclair et Rosina Balti tenaient encore compagnie au blessé.

Une amélioration très sensible s'était opérée dans son état ; mais il était encore très faible, par suite de l'hémorragie.

Après avoir serré la main du général, salué Mme de Vauclair et Rosina, M. Delteil échangea quelques paroles avec le jeune médecin.

—Alors, c'est parfait, dit-il, exprimant son entière satisfaction.

Il s'approcha du lit et prit la main que le malade lui tendait.

—Monsieur le marquis, dit-il, vous êtes en excellente voie de guérison, et je vous apporte un nouveau remède qui, mieux encore que toutes les ressources de la science, va contribuer à vous remettre sur pied.

—Quel est ce remède, monsieur le docteur ?

—Vous sentez-vous assez fort pour supporter le choc d'une grande émotion, pour éprouver une immense joie.

Le malade eut un doux sourire et répondit :

—J'ai subi trop de souffrances sans en être ébranlé, pour que la joie puisse m'être funeste.

—Vos souffrances, monsieur le marquis, je les connais en partie par le récit que m'a fait M. le général de Vauclair, la nuit dernière, en m'amenant ici ; je sais aussi par M. le général que vous êtes venu à Paris pour vous livrer à des recherches au sujet de votre fille, que vous avez perdue.

—Hélas ! soupira le blessé.

—Monsieur le marquis, Mlle Thérèse de Mimosa existe.

Le malade fit un effort pour se dresser sur son séant.

Un tremblement nerveux le secouait de la tête aux pieds ; ses yeux, aux prunelles dilatées, brillaient d'éclat fiévreux.

—Vous voyez, dit le docteur, que j'avais raison de vous conseiller le calme ; commandez à votre émotion, si vous voulez que je continue.

—Je serai calme, je vous le promets.

Le docteur sourit, car le visage du blessé avait une expression qui démentait ses paroles ; il le souleva et plaça sous sa tête les deux oreillers.

Les assistants s'étaient rapprochés et attendaient anxieusement.

—Monsieur Delteil, vous dites que notre chère enfant existe ! s'écria Mme de Vauclair.

—Oui, madame.